

vernement. Je désire aussi dire un mot ou deux de celui qui a proposé l'adresse en réponse au discours du trône et de celui qui l'a secondée. Je connais comme homme public depuis au moins quarante ans mon collègue de Saint-Jean, l'honorable M. Ellis. Avant qu'il eut prononcé son discours, je savais qu'il était bien au fait des questions publiques qui intéressent le Canada et je n'ai donc pas été étonné qu'il s'en soit acquitté si bien. Il sera une grande acquisition pour l'élément oratoire de cette Chambre. J'espère qu'il restera toujours aussi bon libéral que par le passé. Il est de la catégorie d'hommes qu'il nous faut dans les conseils législatifs de ce jeune pays, afin que la paix et le bonheur puissent trouver place à l'humble foyer du pauvre comme dans les palais des riches. Nous aimons tous notre pays et pour y rendre la vie heureuse nous ne devrions pas parler malicieusement des uns et des autres, et, à mon humble avis, cette bonne politique ne peut se trouver que dans les cœurs de vrais libéraux. Je me réjouis sincèrement avec les honorables messieurs de la prospérité du pays et de la façon dont le peuple a soutenu le gouvernement à la dernière élection générale. Il est évident que le peuple de ce pays sait apprécier les bonnes choses quand il les voit, car tout a été balayé d'un bout du Canada à l'autre, et les malfaisants qui cherchaient à faire tant de mal et à diviser la population de notre pays, ont été complètement désarçonnés et chassés du pouvoir, de façon telle qu'on dirait que c'est l'œuvre de la providence. J'aimerais à parler de la guerre de l'Afrique australe et d'autres questions, mais, vraiment, je ne puis me risquer plus loin que de dire que nous nous vantons trop de nos engins de guerre et nous sommes trop portés à les étaler aux yeux des autres. Dieu est un Dieu jaloux et il est sage de se rappeler la mort d'Hérode qui n'a pas d'abord rendu gloire à Dieu au-dessus de tout pouvoir terrestre. A mon avis, nos richesses et notre orgueil nous ont fait croire, dans une grande mesure, que nous ne devons pas tenir compte des sentiments des autres comme des chrétiens devraient le faire, et pour ma part je suis prêt à accepter la malheureuse position dans laquelle nous nous trouvons comme un avertissement à toute la génération actuelle, d'avoir, à l'ave-

Hon. M. DEVER.

nir, à tenir compte des sentiments des autres nations comme des nôtres. Cette disposition d'esprit va à mon avis s'accroître davantage et, à l'avenir, il y aura entre nous plus d'union que par le passé, car à moins d'être unis, nous ne serons jamais un grand peuple, et pendant que nous nous querellons et que nous entretenons des sentiments de mépris et peut-être de haine les uns envers les autres, nous ne pouvons avoir cette loyauté et cet amour du pays qu'attend l'empire britannique. Je comprends que d'autres honorables messieurs portent au pays un intérêt aussi profond que le mien, et en conséquence je vais reprendre ma place et laisser d'autres honorables messieurs exprimer leurs idées, car après tout quand nous nous faisons part de nos idées les uns aux autres, nous pouvons nous comprendre, et je crois nécessaire que nous nous comprenions, que nous nous aidions les uns les autres, que nous formions un seul peuple uni — j'allais dire une seule famille britannique, et je pense que c'est le mot propre. Si nous sommes unis et fidèles les uns aux autres et nous respectons les sentiments d'un chacun, je crois que nous prospérerons. Je sais que nous prospérerons parce que nous avons tout le territoire, et tous les produits alimentaires qu'il nous faut; nous avons tous les éléments nécessaires à la subsistance de millions d'individus, et nous devrions mettre tout en œuvre pour les attirer vers notre grand Dominion. Il nous suffit de faire comprendre aux populations des autres pays que nous sommes parfaitement libres et que la paix et le bonheur président à notre foyer, que nos lois sont aussi bonnes, sinon meilleures que celles de n'importe quelle autre nation dans le monde. J'espère qu'au début de cette ère nouvelle, et comme nous sommes sous le sceptre d'un nouveau roi, ce roi, qui a acquis une vaste expérience sous une mère sage et bonne, se montrera, lui aussi, sage et bon. Il a passé cette phase de sa vie où l'on a, jusqu'à un certain point, de l'indulgence pour les actes de la jeunesse. C'est aujourd'hui un homme dont le savoir est vaste; il a voyagé et a eu des relations avec les plus grands hommes du monde; mais il doit tenir à être non seulement égal à sa mère, mais, si possible, et comme c'est là l'éduca-